

**ENRIQUE
VILA-MATAS**



**MAC ET SON
CONTRETEMPS**

TRADUCTION D'ANDRÉ GABASTOU

CITRES
SU

ENRIQUE VILA-MATAS

MAC ET SON CONTRETEMPS

Mac vient de perdre son travail. Il se promène tous les jours dans El Coyote, le quartier de Barcelone où il habite. Obsédé par son voisin, un célèbre écrivain, il se vexe chaque fois que celui-ci l'ignore. Un jour, Mac l'entend parler de sa première œuvre, *Walter et son contretemps* ; un livre de jeunesse regorgeant de passages incongrus. Il décide alors de s'emparer de ce roman (que son voisin préférerait oublier) près de trente ans après sa rédaction initiale. Mac le reprend donc à son compte, et se met même à écrire avec assiduité, sous forme de journal quotidien, composé d'événements en apparence anodins... C'était sans compter sur le fait que Mac commence peu à peu à vivre réellement tout ce qu'il écrit. Noyé dans les détails entre fiction et autofiction, il perd pied.

Enrique Vila-Matas est né à Barcelone en 1948, où il a étudié le droit et le journalisme. Son œuvre primée dans le monde entier est traduite en trente-six langues. Il a reçu le prix du Meilleur Livre étranger pour *Bartleby et compagnie* (Bourgeois, 2002) et le prix Médicis étranger pour *Le Mal de Montano* (Bourgeois, 2003).

Traduit de l'espagnol par André Gabastou.

« Profondément comique d'une part, profondément poignant de l'autre. Un livre dans lequel se plonger, car nous sommes entre les mains d'un maître. »
Paul Auster

**ENRIQUE
VILA-MATAS**

**MAC ET SON
CONTRETEMPS**

DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Abrégé d'histoire de la littérature portative

Air de Dylan

Bartleby et compagnie

Docteur Pasavento

Dublinesca

Enfants sans enfants

Étrange façon de vivre

Explorateurs de l'abîme

Imposture

Impressions de Kassel

Journal volubile

Loin de Veracruz

Mac et son contretemps

Marienbad électrique

La Modestie et autres récits

Le Mal de Montano

Suicides exemplaires

Le Voyage vertical

Une maison pour toujours

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION « TITRES »

Abrégé d'histoire de la littérature portative

Bartleby et compagnie

Dublinesca

Enfants sans enfants

Étrange façon de vivre

Imposture

Le Mal de Montano

Perdre des théories

Suicides exemplaires

Le Voyageur le plus lent

**ENRIQUE
VILA-MATAS**

**MAC ET SON
CONTRETEMPS**

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR ANDRÉ GABASTOU

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
MAC Y SU CONTRATIEMPO

© Enrique Vila-Matas, 2017
The French edition is published by arrangement
with Enrique Vila-Matas c/o MB Agencia Literaria S.L.

© Christian Bourgois éditeur, 2017,
pour la traduction française
© Christian Bourgois éditeur, 2022,
pour la présente édition
ISBN 978-2-267-04540-6

À Paula de Parma

« Je me souviens d'avoir généralement
été déguisé en vagabond ou en fantôme.
Une année j'ai été un squelette. »

Joe Brainard, *I Remember*

1

Les livres *posthumes*, genre si en vogue ces derniers temps, me fascinent et j'envisage d'en falsifier un qui pourrait passer pour *posthume et inachevé* alors qu'il serait en fait terminé. Si je meurs pendant que je l'écris, il deviendra à coup sûr un livre réellement *ultime et interrompu*, réduisant à néant, entre autres, mes espoirs de falsifier. Mais un débutant doit être prêt à tout accepter et moi, je n'en suis à vrai dire qu'un. Mon nom est Mac. Peut-être parce que je débute, le mieux sera d'être prudent, d'attendre un temps avant de relever tout défi aux dimensions d'un faux livre *posthume*. Étant donné ma condition de débutant dans l'écriture, ma priorité ne sera pas de construire tout de suite ce livre *ultime* ou bien d'ourdir n'importe quelle autre sorte de falsification, mais simplement d'écrire tous les jours pour voir ce qui se passe. C'est ainsi qu'arrivera peut-être un moment où, me sentant déjà plus prêt, je déciderai

de me lancer dans ce livre faussement interrompu par la mort, la disparition ou le suicide. Pour le moment, je me contente d'écrire ce journal que je commence aujourd'hui, complètement atterré, sans même oser me regarder dans la glace, de crainte de voir ma tête s'enfoncer dans le col de ma chemise.

Comme je l'ai dit, mon nom est Mac. J'habite ici, dans le quartier du Coyote. Je suis assis dans ma chambre où il me semble avoir toujours été. J'écoute de la musique de Kate Bush, puis ce sera au tour de Bowie. Dehors, l'été s'annonce terrible, Barcelone se prépare à affronter une forte hausse des températures, comme l'annoncent les météorologues.

On m'appelle Mac à cause d'une célèbre scène de *My Darling Clementine* de John Ford. Mes parents ont vu le film peu avant ma naissance, ils ont beaucoup aimé le moment où le shérif Wyatt demande au vieux gérant du saloon :

— Mac, tu n'as jamais été amoureux ?

— Non, j'ai été serveur toute ma vie.

La réponse du vieux les avait enchantés et, depuis un jour d'avril de la fin des années 1940, je suis Mac.

Mac par-ci, Mac par-là. Toujours Mac, pour tout le monde. Ces derniers temps, on m'a plus d'une fois confondu avec un Macintosh, l'ordinateur. J'étais chaque fois aux anges, peut-être parce que je pense qu'il vaut mieux être connu comme Mac que par mon véritable prénom, tout compte fait horrible – une exigence tyrannique de mon grand-père paternel –, et

je refuse toujours de le prononcer, encore plus de l'écrire.

Tout ce que je dirai dans ce journal, ce sera pour moi-même car personne n'aura à le lire. Je me retire dans cet espace privé où, entre autres, je cherche à vérifier si, comme disait Nathalie Sarraute, écrire, c'est essayer de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait. C'est un journal secret d'initiation dont on ne sait même pas s'il montre qu'il a déjà été commencé. Mais je crois que oui, que j'émetts déjà des signes que j'ai commencé, à plus de soixante ans, à ouvrir une voie. Je crois que j'ai trop attendu l'arrivée de ce moment pour tout gâcher maintenant. L'instant arrive, si ce n'est déjà fait.

— Mac, Mac, Mac.

Qui parle ?

C'est la voix d'un mort qui semble logé dans ma tête. Je suppose qu'il veut me recommander de ne pas me précipiter. Mais je ne vais pas pour autant réfréner les expectatives de mon esprit. Il ne va pas intimider cette voix si bien que je continue comme si de rien n'était. La voix sait-elle que depuis deux mois et sept jours, depuis que l'entreprise familiale de bâtiment a fait faillite, je me sens au fond du trou et, en même temps, immensément libéré comme si la fermeture de tous les bureaux et la pénible cessation des paiements m'avaient aidé à mieux me situer dans le monde ?

J'ai des raisons de me sentir mieux que du temps où je gagnais ma vie comme constructeur prospère.

Mais je ne désire pas précisément que les autres perçoivent – appelons-le ainsi – ce bonheur. Je n'aime aucune forme d'ostentation. J'ai toujours ressenti le besoin de passer le plus inaperçu possible. D'où ma tendance, chaque fois que je peux, à me cacher.

Me cacher, me barricader dans ces pages, me permettra de passer du bon temps tout en sachant que si, pour une raison ou une autre, on me découvrirait, je n'y verrais pas la catastrophe du siècle. Toujours est-il que j'ai opté pour le journal secret, ce qui me donne davantage de liberté pour tout, pour dire par exemple maintenant qu'on peut passer des années et des années à se considérer comme un écrivain, que sûrement personne ne se donnera la peine de vous rendre visite pour vous dire : Détrompez-vous, vous n'en êtes pas un. Cela dit, si un jour cette personne se décide à se lancer bille en tête et enfin à écrire, ce que cet audacieux débutant remarquera tout de suite, s'il est honnête avec lui-même, c'est que son activité n'a rien à voir avec la grossière idée de se considérer comme un écrivain. En réalité, je veux le dire sans perdre davantage de temps, écrire, c'est cesser d'être un écrivain.

Même si, dans les jours à venir, je vais vendre à vil prix un appartement que j'ai réussi à ne pas perdre après ma faillite, avoir à dépendre pleinement de l'affaire que Carmen dirige ou à demander de l'aide à mes enfants me préoccupe. Qui m'aurait dit que je risquais de me retrouver à la merci de l'atelier de

restauration de meubles de ma femme alors qu'il y a juste quelques semaines, j'étais propriétaire d'un solide parc immobilier ? Me retrouver dépendant de Carmen m'inquiète, mais je crois que si j'étais totalement ruiné, je ne serais pas dans un état pire que du temps où je construisais des maisons qui m'apportaient de l'or en barre, mais aussi insatisfactions et diverses névroses.

Bien que les affaires du monde m'aient vite mené sur des chemins inattendus, que je n'aie rien écrit jusqu'à présent à finalité littéraire, j'ai toujours été un passionné de la lecture. D'abord en tant que lecteur de poésie, puis de récits, m'étant pris de passion pour les formes courtes. J'adore les contes et les nouvelles. Je n'ai en revanche aucune sympathie pour les romans parce que, comme disait Barthes, « le Roman est une Mort : il fait de la vie un destin ». Si un jour, j'en écris un, j'aimerais le perdre comme on perd une pomme après en avoir acheté plusieurs à l'épicerie pakistanaise du coin de la rue. J'aimerais le perdre pour montrer que des romans, je n'en ai rien à cirer, que je préfère d'autres formes littéraires. J'ai été très marqué par un récit bref d'Ana María Matute dans lequel il est dit que le conte a un vieux cœur de vagabond, qu'il arrive à pied dans les villages, puis disparaît... Matute concluait : « Le conte s'en va, mais il laisse sa trace. »

Je me dis parfois que j'ai réchappé à un grand malheur depuis que, dès ma première jeunesse, tout s'est conjuré pour que je n'aie même pas une minute

pour vérifier qu'écrire, c'est cesser d'écrire. Si j'avais disposé de ce temps libre, maintenant je déborderais peut-être de talent littéraire ou je serais simplement anéanti ou encore au bout du rouleau comme écrivain et, dans les deux cas, incapable de jouir du merveilleux esprit du débutant dont je me félicite tant en ce moment précis – plus qu'exact –, instant parfait, à midi juste de cette matinée du 29 juin, alors que je m'apprête à déboucher un Vega Sicilia de 1966, en ressentant disons la joie de celui qui se sait inédit et fête les premiers pas d'un journal d'apprentissage, d'un journal secret, regarde autour de lui dans le silence de la matinée et perçoit un air légèrement lumineux qui peut-être n'existe que dans son cerveau.

[Whoroscope]

Quand de l'après-midi, on peut déjà dire que c'est la nuit, je me suis mis, un peu éméché par l'alcool, à chercher une édition espagnole, datant de 1970, des poèmes de Samuel Beckett. Le premier de la plaquette s'intitule « Whoroscope », traduit en castillan par « *Puthoroscopo* ». Il s'agit d'une méditation poétique sur le temps, écrite et publiée en 1930. Je l'ai moins bien comprise que la première fois que je l'ai lue, il n'empêche que, pour une raison quelconque, elle m'a plu davantage. Il faut, paraît-il, attribuer à Descartes – à sa voix empruntée – les cent vers de

Beckett sur le temps qui passe, la dissipation, les œufs de poule. Ce sont les poules et leurs œufs qui ont le plus échappé à ma compréhension. Mais n'y rien comprendre m'a empli de joie. Parfait.

&

Je me demande pourquoi, aujourd'hui, me sachant un simple débutant, je me suis épuisé en vain à essayer de transcrire quelques premiers paragraphes impeccables dans ce cahier. Combien d'heures ai-je passées dans une aussi folle entreprise ? Dire que j'ai du temps de reste, que je suis oisif, n'est pas une excuse. Toujours est-il que j'ai tout écrit au crayon sur les pages arrachées du cahier, les ai ensuite corrigées avec des lunettes loupes, passées au propre à l'ordinateur, les ai imprimées, relues, y ai de nouveau réfléchi, ai corrigé les copies – le véritable moment de l'écriture – puis, après avoir reporté la nouvelle mouture sur mon PC, je n'ai laissé aucune trace de ce qui était écrit à la main pour finir par considérer comme acceptables mes notes de la journée qui sont restées bien dissimulées dans la mémoire énigmatique de l'ordinateur.

Je me rends maintenant compte que j'ai agi comme si je ne savais pas que, tout compte fait, les paragraphes parfaits ne résistent pas au temps parce qu'ils ne sont que langage : l'inattention d'un linotypiste, les

différents usages, les changements, par conséquent la vie elle-même, les détruit.

Mais tu n'es qu'un débutant, dit la voix, les dieux de l'écriture peuvent encore te pardonner les erreurs.

2

Hier, l'éternel lecteur joyeux et cinglé qui est en moi a baissé les yeux vers la table, vers le petit rectangle de bois situé dans un recoin du bureau et a commencé.

J'ai commencé mes exercices de diariste sans plan préalable, mais non sans savoir qu'en littérature, on ne commence pas par avoir une chose à écrire sur laquelle on écrit ensuite, mais que c'est le processus de l'écriture proprement dit qui permet à l'auteur de découvrir ce qu'il veut dire. C'est ainsi que j'ai commencé hier, dans l'idée de me sentir toujours disposé à apprendre sans nulle hâte et d'accéder peut-être un jour à un état de connaissance me permettant de relever de plus grands défis. C'est ainsi que j'ai commencé hier, que je vais continuer, me laissant porter pour découvrir peu à peu où me mènent les mots.

Me voyant assis, si modeste, si insignifiant devant le petit rectangle de bois construit il y a des années

par Carmen dans son atelier – non pas pour écrire, mais travailler aussi à la maison pour mon commerce prospère –, je me suis souvenu que, dans les livres, certains personnages insignifiants et même simples perdurent parfois plus que certains héros spectaculaires. Je pense au gris et discret Akaki Akakievitch, le copiste du « Manteau » de Gogol, employé de bureau dont le destin est d'être purement et simplement un « type insignifiant ». Akakievitch traverse brièvement ce récit bref, mais il s'agit de l'un des personnages les plus vivants et consistants de la littérature universelle, peut-être parce que Gogol dans ce texte court a renoncé à son bon sens, il a travaillé joyeusement au bord de son abîme privé.

J'ai toujours eu de la sympathie pour cet Akaki Akakievitch qui, pour se protéger de l'hiver de Saint-Pétersbourg, a besoin d'un manteau neuf mais, quand il parvient à l'avoir, il remarque qu'il fait toujours aussi froid, un froid universel, infini. Il ne m'échappe pas que cet insignifiant copiste est venu au monde, de la main de Gogol, en 1842, détail qui me permet de penser que ses descendants directs sont tous ces personnages qui apparaissent dans la littérature au milieu du XIX^e siècle, tous ces êtres que nous voyons copier dans des écoles, des bureaux, transcrire sans cesse des écritures éclairés par la pâle lumière d'un quinquet. Ils copient machinalement des textes, semblent capables de répéter tout qui dans le monde peut encore l'être. Ils n'expriment jamais rien de personnel, ne tentent de rien modifier.

Je crois me souvenir que l'un de ces personnages dit : « Je ne me développe pas », un autre : « Je ne veux pas de changements. »

« Le redoublant » (plus connu à l'école comme « Le 34 »), un personnage de *Mes Documents* d'Alejandro Zambra, ne veut pas, lui non plus, de changements. Le 34 est atteint du syndrome de la répétition. Sa spécialité est de se taire pendant plus de deux ans dans un cours sans le vivre comme un obstacle, au contraire. Ce redoublant de Zambra est si bizarre qu'il n'est même pas rancunier, le jeune homme est plutôt extrêmement décontracté : « Nous le voyions parfois discuter avec des professeurs inconnus de nous. C'étaient des dialogues joyeux, avec des gestes de la main et des petites tapes dans le dos. Il aimait entretenir des rapports cordiaux avec les enseignants qui l'avaient saqué. »

La dernière fois que j'aie vu Ana Turner – une vendeuse de La Súbita, la seule et heureuse librairie du quartier El Coyote –, elle m'a dit avoir envoyé un e-mail à son ami Zambra pour lui parler du 34 et reçu cette réponse : « Il semblerait que les redoublants, ce soit nous les poètes et les prosateurs. Le poète est un redoublant. Ceux qui n'ont pas eu besoin d'écrire des livres pour être reçus et changer de classe ne sont pas comme nous encore obligés de retenter. »

Face à Ana Turner, tout en moi est surprise ou admiration : j'ignore comment elle fait depuis La Súbita pour se mettre en contact avec un écrivain comme Zambra et sa manière de devenir plus

attirante de jour en jour m'intrigue. Je suis impressionné chaque fois que je la vois. J'essaie de me contrôler, mais je découvre toujours en Ana quelque détail nouveau – pas forcément physique – auquel je ne m'attendais pas. La dernière après-midi où je l'ai vue, j'ai découvert à travers les mots de Zambra – « il semblerait que les redoublants, ce soit nous les poètes et les prosateurs » – qu'Ana est probablement poète. J'écris des poèmes, m'a-t-elle humblement avoué. Mais ce ne sont que des tentatives, a-t-elle ajouté. Ses mots semblaient s'entremêler à ceux de Zambra : « Encore obligés de retenter. »

En les entendant de la bouche de quelqu'un comme Ana, j'ai d'abord pensé à la vie qui est parfois très agréable, puis je me suis lancé vers une pente plus sauvage, j'ai pensé au dernier rang d'une salle de classe et aux punis, obligés de répéter de façon obsédante deux cents fois une ligne pour améliorer leur écriture.

J'ai aussi pensé à un ami à qui une dame demandait dans un colloque quand est-ce qu'il cesserait d'écrire sur des gens qui tuaient des femmes. Et lui de répondre :

— Je vous assure que dès que la chance me sourira, j'arrêterai.

Ce même matin, me souvenant des scribes spécialisés dans la répétition sur lesquels je suis en train d'écrire, j'ai eu par moments l'impression d'entrevoir l'obscur parasite de la répétition qui se cache au centre de toute création littéraire. Un parasite ayant

la forme de cette goutte grise, solitaire, qui se trouve irrémédiablement au milieu de toute pluie ou tempête ainsi qu'au centre même de l'univers où, comme on le sait, se répètent imperturbablement maintes et maintes fois les mêmes routines, toujours les mêmes, car tout s'y répète de la façon la plus interminable, la plus mortelle.

[Whoroscope 2]

Prose à la tombée de la nuit. J'ai bu comme d'habitude trois verres, jeté un coup d'œil à l'horoscope de mon journal préféré. « La conjonction Soleil-Mercure en Bélier indique des intuitions brillantes qui vous feront lire cette prédiction et penser qu'elle ne s'adresse qu'à vous. »

Whoroscope ! La prédiction semblait cette fois s'adresser spécialement à moi, comme si Peggy Day, – pseudonyme de la responsable de l'horoscope – était au courant de l'erreur commise la semaine dernière quand, devant trop de gens, j'ai dit qu'en fin de journée, je lisais en général l'horoscope dans mon journal préféré et que, même si ce qui y était prédit n'avait apparemment aucun lien avec moi, mon expérience de lecteur chevronné me faisait interpréter le texte de telle manière que ce qui y est dit s'ajuste parfaitement à ce qui m'est arrivé au long de la journée.

Il suffisait de savoir lire, ai-je dit à cette occasion, je leur ai même parlé des oracles et des sibylles de

l'Antiquité, ajoutant que leurs délires étaient interprétés par les prêtres pullulant dans les parages. Car le véritable art de ces sibylles résidait en effet dans l'interprétation. Toujours est-il que je leur ai même parlé de Lidia, native de Cadaqués, dont Dalí avait dit qu'elle possédait le plus magnifique cerveau paranoïaque qu'il eût jamais connu. Lidia vit, en 1904, Eugenio d'Ors entre deux portes et fut si impressionnée par lui que, dix ans après, à la salle municipale, elle interprétait les articles que D'Ors publiait dans un journal de Gérone. Lidia les considérait comme une réponse aux lettres qu'elle lui envoyait et auxquelles il ne répondait jamais.

J'ai ajouté que j'avais l'intention de continuer d'interpréter des oracles jusqu'à ma mort. Toujours est-il que ce que j'ai dit pendant cette réunion d'amis peut parfaitement être parvenu aux oreilles de Peggy Day parce qu'il y avait des gens qui travaillaient dans son journal. Elle, je ne la vois plus depuis quarante ans, pour que tout soit dit, il me semble que c'est une fausse astrologue. J'ai fait sa connaissance dans ma jeunesse, pendant un été à S'Agaró, quand elle s'appelait Juanita Lopesbaño et je la soupçonne de ne pas avoir gardé un très bon souvenir de moi.

Après avoir été modeste toute sa vie, sans y réfléchir à deux fois, un beau jour, on se vante de savoir interpréter des oracles de journaux – erreur incroyable faisant irruption au beau milieu de tant d'années de discrétion – et la vie se complique aussitôt, bien

injustement. À un point incroyable pour un instant de vanité en pleine fête.

À moins que ce soit simplement ma culpabilité vis-à-vis de cette erreur qui me mène maintenant à cette paranoïa, penser que Peggy Day m'en fait grief.

3

La bêtise n'est pas mon fort, dit Monsieur Teste. J'ai toujours aimé cette phrase, je la répéterais cent fois à l'instant même si je n'avais pas intérêt à en écrire une autre qui ressemble à celle de Teste mais dit quelque chose de différent, par exemple, que la répétition est mon fort. Ou bien : La répétition est mon dada. Ou encore : J'aime répéter mais en modifiant. Cette dernière phrase est celle qui correspondrait le mieux à ma personnalité parce que je suis un modificateur inépuisable. Je vois, je lis, j'écoute, tout me semble susceptible d'être transformé. Je transforme. Je n'arrête pas de transformer.

Ma vocation est de modifier.

Ainsi que de répéter. Mais celle-ci est plus courante. Parce que nous sommes tous, par essence, des répéteurs. J'aimerais analyser la répétition, geste humain s'il en est, chercher, modifier les conclusions auxquelles d'autres en sont arrivés. Parvenons-nous

dans la vie à faire autre chose que répéter ce qui a été déjà mis à l'épreuve et conçu par ceux qui nous ont précédés ? La répétition est au fond un thème si vaste qu'il peut tourner en ridicule toute tentative de l'appréhender globalement. Par ailleurs, je crains qu'il n'héberge quelque chose de très inquiétant, faisant partie de sa nature même. Mais il est sûr qu'il est intéressant de creuser parce qu'il peut tout d'abord être perçu comme une projection dans l'avenir. Kierkegaard a saisi cet aspect attirant de la répétition quand il dit que le souvenir et celle-ci correspondent au même mouvement, mais inversé : « Reprise et ressouvenir sont un même mouvement, mais en direction opposée ; car, ce dont on a ressouvenir a été : c'est une reprise en arrière ; alors que la reprise proprement dite est un ressouvenir en avant. C'est pourquoi la reprise, si elle est possible, rend l'homme heureux, tandis que le ressouvenir le rend malheureux. »

Tant qu'à modifier, je modifierais maintenant ce qu'a dit Kierkegaard, mais je ne sais pas comment faire. Aussi vais-je laisser passer quelques heures afin de voir si mon instinct modificateur s'améliore. En attendant, je note que l'après-midi est légère, anodine, provinciale, élémentaire, parfaite. Je suis d'une extraordinaire bonne humeur, peut-être est-ce pour cette raison que même le caractère anodin de l'après-midi me plaît aussi beaucoup. En fait, c'est la même que d'habitude.

Je suis tranquillement assis ici, guettant d'un œil le vaste salon attendant au bureau, cette pièce où

lumière et ombres ne s'affrontent pas. Les heures, d'une façon parfois inconcevable, s'égrènent toutes pareilles à l'horloge de l'église de ce quartier du Coyote où j'habite depuis quarante ans. L'horloge ignore peut-être la répétition, me dis-je, une même heure sonnante à chaque heure : la vie vue comme une seule après-midi, élémentaire, anodine, glorieuse parfois, mais sans jamais perdre son fond grisâtre.

J'ai toujours travaillé dans l'entreprise fondée par mon grand-père qui m'a fait connaître aussi bien la splendeur que – ces dernières années – la décrépitude du secteur de la construction. J'ai travaillé comme un forcené dans cette entreprise familiale convulsive et, en guise de compensation pour un travail aussi fou, vraiment fou, j'ai été pendant mes heures de liberté un lecteur invétéré qui a espionné autant qu'il le pouvait – parfois ébloui, parfois miséricordieux – des écrivains de tous les temps, mais plus particulièrement les contemporains.

Quand je n'étais pas dévoré par mon entreprise absorbante, finalement tombée en ruine, la lecture et la vie de famille étaient mes activités de prédilection. Je ne vais pas taire mes infortunes. Je me souviens du temps où j'avais quarante ans, j'avais tout, cependant je me sentais très mal parce que je voulais fuir l'entreprise, étudier davantage, exercer, par exemple, la profession d'avocat, mais mon funeste grand-père paternel au nom innommable s'y était opposé.

Aujourd'hui, je crois que j'aurais adoré être comme Wallace Stevens, avocat et poète. Il me semble qu'en

règle générale, on aimerait toujours être ce qu'on n'est pas. J'aurais adoré, comme l'a fait Stevens en 1922, pouvoir écrire ces lignes au directeur d'une revue littéraire : « Faites-moi le plaisir de ne pas me demander de vous envoyer des renseignements biographiques. Je suis avocat et j'habite à Hartford. Ce n'est ni drôle ni révélateur. »

Il m'a toujours été difficile de regarder derrière moi, mais je vais le faire pour rappeler la première fois où j'ai entendu le mot « répétition ».

Chronos est un dieu que l'enfant ignore pendant les années de la plus haute enfance. Jusqu'au jour où, alors qu'on passe son temps à flotter au beau milieu du lac de son ignorance crasse, la première expérience que l'on fait de la répétition nous introduit d'un coup, peut-être à la manière d'un mirage, dans le temps.

Pour ma part, j'avais quatre ans quand j'ai fait cette première expérience, le jour où, à l'école, quelqu'un m'a dit que mon camarade de pupitre, le petit Soteras, allait redoubler sa classe de maternelle. Ce verbe, synonyme de « répéter », est tombé comme une bombe dans mon jeune esprit en pleine expansion et m'a tout à coup introduit dans le cercle du Temps parce que j'ai compris – jusqu'alors je n'en avais même pas eu le pressentiment – qu'il y avait une classe, une année auxquelles succédaient une autre classe, une autre année, que nous étions tous pris dans le cauchemar du réseau des jours, des semaines, des mois et des « kilomètres » (enfant, je croyais que

les années s'appelaient des kilomètres et je n'avais peut-être pas si tort).

Je suis entré dans le cercle du Temps en septembre 1952, peu après avoir été inscrit par mes parents dans une école religieuse. Au début des années 1950, ce que l'on appelait le premier degré se composait de quatre étapes : maternelle, cours élémentaire, cours moyen et cours supérieur. On y entrait à l'âge de quatre ou cinq ans et on pouvait en sortir pour prendre le chemin de l'université à seize ou dix-sept ans. L'école maternelle ne durait qu'une année scolaire et ressemblait beaucoup à un terrain de jeux, à ce qu'on appelle aujourd'hui une garderie, sauf que les enfants étaient assis à des pupitres comme s'ils devaient déjà commencer à étudier pour de bon.

En ce temps-là, les enfants paraissaient très âgés et les gens âgés ressemblaient à des morts. Mon souvenir le plus net de ces classes de maternelle est le visage contrit du petit élève Soteras. Je l'appelle petit parce qu'en raison de quelque trait physique qui nous échappait, il semblait plus jeune que nous tous qui paraissions de jour en jour beaucoup plus âgés que nous ne l'étions, nous n'arrêtons pas de prendre de l'âge à marche forcée. La patrie avait besoin de nous, disait un professeur, sûrement ravi de nous voir grandir.

Je me souviens d'avoir parfois joué avec Soteras et un ballon gonflable qui lui appartenait en bonne et due forme, qu'il nous prêtait temporairement à tous

pendant les récréations. Avoir un bien à lui était la seule chose qui le faisait paraître de notre âge. Quand nous retournions aux pupitres, Soteras redevenait jeune. J'ai gardé gravée dans ma mémoire la capote grise qu'il portait en hiver et, pour finir, sa condition de répétiteur, autrement dit de redoublant, m'a longtemps intrigué au plus haut point.

Si je donne de lui un faux nom, c'est parce que je préfère le traiter comme un personnage et aussi parce que, même si j'espère que personne ne lira ces mots, je ne peux l'évoquer sans penser à un lecteur. Quelle explication donner à une si curieuse contradiction ? Aucune. Mais si j'avais été obligé d'en trouver au moins une, j'aurais eu recours à cette maxime hasidique : « Celui qui croit qu'il peut se passer des autres se trompe. Et celui qui croit que les autres peuvent vivre sans lui se trompe encore plus. »

Pendant très longtemps, que Soteras eût redoublé la classe de maternelle fut pour moi une grande énigme. Jusqu'à ce qu'un soir, alors qu'il faisait des études d'architecture, que moi, j'avais déjà abandonné les miennes pour travailler dans l'entreprise immobilière familiale, nous retrouvant nez à nez sur la plate-forme centrale de l'autobus de la ligne 7 de la Diagonal de Barcelone, je n'ai pu m'empêcher de lui demander à brûle-pourpoint comment il avait pu redoubler ce que jamais personne ne redoublait, la maternelle.

Non seulement la question ne l'a pas surpris, mais, en plus, il m'a regardé en souriant et j'ai vu qu'il était

très heureux de pouvoir y répondre comme s'il avait préparé pendant des années la réponse en prévision du jour où il aurait à le faire.

— Tu ne me croiras pas, m'a-t-il répondu, mais c'est moi qui l'ai demandé à mes parents car j'avais peur d'entrer au cours élémentaire.

Je l'ai cru parce que sa réponse paraissait tout à fait vraisemblable. Elle m'a paru encore plus crédible quand il a ajouté qu'il avait espionné la classe suivante, le cours élémentaire, et en avait déduit qu'il fallait y étudier et que, comme si c'était trop peu, c'était un endroit uniquement conçu pour le froid. En ce temps-là, me suis-je alors dit en mon for intérieur, il avait peur de changer, peur d'étudier, peur du froid de la vie, peur de tout, en ce temps-là, il avait très peur. Voilà à quoi je pensais quand Soteras m'a demandé si j'avais entendu parler des gens qui voient un film deux fois et la seconde, ne le comprennent pas. J'en suis resté sans voix, au beau milieu de la plate-forme centrale de cet autobus bondé.

— Eh bien, vois-tu, c'est ce qui m'est arrivé après deux ans de maternelle, la première année, j'ai tout compris et la seconde, rien.

[Whoroscope 3]

« Problème matinal avec les enfants. Dans la soirée, vous découvrirez que le monde est si bien fait qu'il est inutile de lui ajouter quoi que ce soit. »

Cette fois, Peggy ne s'est pas adressée directement à moi, la veille avait dû lui sembler suffisante. Ce qui ne m'a pas empêché, selon mes habitudes, d'interpréter son oracle à ma guise. Elle semble essayer de m'avertir de ne pas prendre la peine d'écrire, d'ajouter quelque chose au monde, parce que je ne ferai que répéter et répéter. Tout n'a-t-il peut-être pas déjà été écrit ? Quant au « problème matinal », il est sûr que je ne dois pas penser à mes trois enfants qui sont déjà grands et se débrouillent seuls mais, en revanche, aux difficultés techniques compliquées que j'ai dû résoudre ce matin pendant que j'écrivais. Les paragraphes qui m'ont posé tant de problèmes et causé tant d'angoisses sont ces enfants.

Quant à ce « dans la soirée, vous découvrirez », ce que j'ai découvert il y a deux heures et m'est parvenu de la bouche d'Ander Sánchez et de ce que celui-ci nous a dit à Ana Turner et à moi quand je suis descendu dans la rue acheter des cigarettes et que je suis tombé sur lui devant la porte de La Súbita où il riait joyeusement avec Ana est tout à fait clair. Il ne le fait pas très souvent, mais ce jour-là, Sánchez, notre insigne voisin, l'« écrivain barcelonais reconnu », m'a salué sans me chicaner une seule miette d'amabilité. C'est rare chez lui, mais nous ne marchions pas dans la rue d'un pas pressé, comme la plupart des fois que nous nous sommes croisés au long des années, au contraire, il était posté devant la porte, une cible facile pour qui aurait voulu l'assaillir avec des mots admiratifs ou simplement courtois. Sánchez avait

échoué à cet endroit, ne cachant pas qu'il était subjugué par les charmes de la merveilleuse Ana, ce qui m'a rendu contre toute attente jaloux.

Qui ne connaît pas Sánchez dans un quartier qui s'appelle Le Coyote en partie à cause de lui car, par le plus grand des hasards, l'appartement où Sánchez habite depuis des années – situé dans l'immeuble jouxtant le mien – appartenait à José Mallorquí, le plus populaire des écrivains barcelonais des années 1940 ? Il est fort possible que Sánchez l'ait acheté sans savoir que Mallorquí était l'ancien occupant, mais un ragot du quartier prétend qu'il l'a précisément fait parce qu'il pensait que cette acquisition l'aiderait à devenir, comme l'ancien occupant, l'auteur le plus vendu en Espagne. Au domicile actuel de Sánchez, Mallorquí avait écrit, à partir de 1943, les deux cents romans de la série *Le Coyote*, romans *pulp* qui furent des best-sellers absolus dans l'Espagne des années d'après-guerre.

Quand je suis venu habiter dans ce quartier il y a déjà tant d'années, cette partie de l'Eixample n'avait pas de dénomination concrète et, au départ, à moitié par jeu, nous avons fini avec d'autres habitants par décider avec succès que nous étions dans le quartier du Coyote. Le nom s'est répandu et, aujourd'hui, pratiquement tout le monde l'appelle ainsi, quoique le plus souvent en ignorant l'origine du nom. Le quartier s'étend sans limites bien définies sous la place Francesc Macià, jadis place de Calvo Sotelo, et, pendant la guerre civile, place Hermanos Badía.

Toujours est-il que Sánchez, ignorant que je fais partie de ceux qui ont contribué à la création du nom de ce quartier, a daigné, aujourd'hui, me saluer. Plus, il a fait preuve par moments d'une politesse exquise et recherchée qui m'a obligé, moi qui y suis peu habitué, à déployer une courtoisie maladroite.

Et comme si c'était trop peu, il m'a semblé que, aussi bien pour éblouir Ana, il commençait à raconter avec brio toutes sortes de choses et, sans que personne le lui demande, il a fini par parler de ses difficultés à regarder en arrière et à se souvenir de ses années de jeunesse, plus particulièrement d'une année entière, une seule, pendant laquelle il avait dû sûrement boire plus que jamais, a-t-il dit, parce qu'il avait écrit un roman sur un ventriloque, une ombrelle de Java (dissimulant un mécanisme assassin) et un maudit barbier de Séville.

— Mais je ne me souviens pas de grand-chose de plus, a-t-il dit, sauf que c'était un roman où il y avait des passages incompréhensibles ou plutôt lourds, pesants, comment dirais-je, frisant la bêtise crasse...

Il était clair qu'il savait rire de lui-même. Et je me suis dit que je devrais, moi aussi, l'imiter quoique, si je me ridiculisais moi-même devant Ana, je le ferais d'une façon si assommante que je n'obtiendrais qu'une chose, me porter préjudice.

Ce qui l'intriguait le plus, nous a dit Sánchez, c'était comment il était parvenu à écrire ce livre aux passages si benêts. Il parlait sans doute d'un roman de sa première période, *Walter et son contretemps*.

Qu'il fût parvenu à écrire ce livre en étant tout le temps aussi ivre et plus encore comment ce roman avait pu être accepté sans problème majeur par un éditeur qui l'avait publié sans rechigner, peut-être parce qu'il payait si peu qu'il ne pouvait exiger beaucoup, le surprenait.

C'est un texte, a-t-il dit, plein d'incongruités, d'erreurs, de changements absurdes de rythme, de bourdes de toutes sortes même s'il contient aussi – à ces mots, il a voulu bomber le torse – quelques idées géniales, curieuse conséquence de ces bourdes. Il ne se souvenait qu'en partie du roman et, dans tous les cas, le souvenir qu'il en avait gardé était toujours aqueux, comme s'il ne se rappelait que l'eau des gins tonics qu'il buvait sans cesse en écrivant ces mémoires si délibérément obliques de son ventriloque.

Après nous avoir dit toutes ces choses un tantinet exagérées, il s'est tout à coup tu. Ana semblait de plus en plus envoûtée, ce qui m'irritait tant que je me suis rappelé que, selon des déclarations de l'autre jour de Sánchez lui-même, il est actuellement en train de préparer une somme de quatre romans autobiographiques dans le style de ceux du Norvégien Knausgård.

— Ah bon ! me suis-je écrié à voix très basse en y réfléchissant.

Ils m'ont tous les deux regardé sans comprendre, mais sans s'en soucier non plus, ce qui m'a révélé que je ne jouais aucun rôle. J'ai pensé à *Walter et son contretemps* parce que c'est un livre qui ne m'est

pas tout à fait inconnu. Dans mon souvenir, il est parfois étrangement beau, d'autres fois irrégulier et déséquilibré, je ne l'avais pas terminé, j'en étais sûr. Si je ne me trompe pas, je l'avais abandonné vers la moitié parce que l'inclusion non motivée dans chaque histoire ou chapitre des mémoires du ventriloque Walter d'un ou de deux paragraphes commençait à me lasser. Paragraphes insupportables que, si je ne faisais pas fausse route, il avait ensuite justifiés lors d'interviews postérieures à la sortie du livre en disant qu'il les avait voulus confus à souhait pour répondre aux « exigences de l'intrigue ».

Les exigences de l'intrigue ! Elle n'est précisément pas très solide. Le livre a beau se présenter comme les mémoires d'un ventriloque, cette intrigue ou cette ligne de vie n'est composée – si mes souvenirs sont exacts – que de quelques « tranches de biographie ». On dirait une vie dont on ne nous offre que le squelette : quelques moments significatifs coexistant avec d'autres plus annexes, certains à peine connectés avec son monde comme s'ils faisaient partie de la biographie de quelqu'un qui n'est pas Walter.

— Quand je l'ai écrit, j'étais très jeune, a-t-il dit, et il me semble que je n'ai pas su tirer parti de mon talent. Aujourd'hui, je ne peux que me lamenter du roman que j'ai laissé s'enfuir, que j'ai perdu à cause de ma propre sottise. Mais qu'y faire ? C'est sans solution. Ma grande chance, c'est que personne ne s'en souvient.

Il a baissé un instant la tête, puis l'a relevée pour dire :

— Il y a des jours où je me demande même si quelqu'un ne l'a pas écrit pour moi.

Sur ce, il a failli me regarder.

Allez savoir, ai-je pensé atterré, j'espère qu'il ne croit pas que c'est moi qui l'ai écrit.

